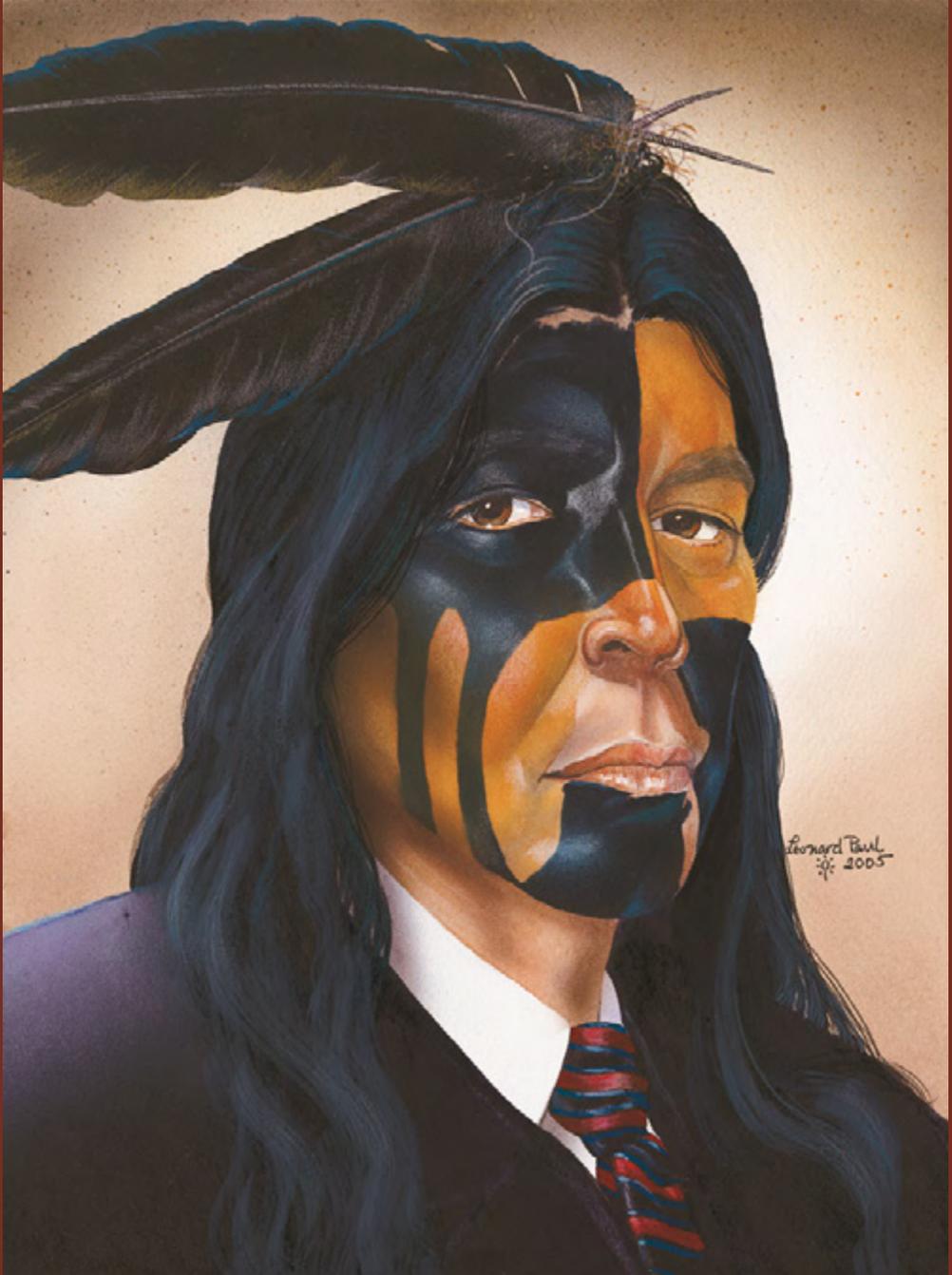


L'Histoire des Premières Nations

# CE N'ÉTAIT PAS NOUS LES SAUVAGES

Daniel N. Paul



Le choc entre les civilisations européennes et autochtones



Histoire des Premières Nations

## CE N'ÉTAIT PAS NOUS LES SAUVAGES

Le choc entre les civilisations européennes et autochtones



Histoire des Premières Nations

# CE N'ÉTAIT PAS NOUS LES SAUVAGES

Le choc entre les civilisations européennes et autochtones

Daniel N. Paul

Traduction de la troisième édition

Traduit par Jean-François Cyr

MOUTON NOIR ACADIE

Tous droits réservés. L'utilisation ou la reproduction intégrale ou partielle de ce livre par quelque procédé que ce soit, graphique, électronique ou mécanique, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur, à l'exception d'un critique littéraire qui pourrait citer de brefs passages dans un article.

Titre: Histoire des Premières Nations. Ce n'était pas nous les sauvages.

Le choc entre les civilisations européennes et autochtones.

Texte: Daniel N. Paul

Traduction: Jean-François Cyr

Page couverture: Leonard Paul

Illustrations: Vernon Gloade

Conception graphique: Lisa Lévesque

Direction littéraire: Marie Cadieux

Chargée de projets: Léonore Bailhache

Révision linguistique: Adrienne Deveau

Contient des références bibliographiques et un index.

© Daniel N. Paul, 2006

© Fernwood Publishing

32 Oceanvista Lane

Black Point, Nouvelle-Écosse, B0J 1B0

et 748 Broadway Avenue, Winnipeg, Manitoba, R3G 0X3

[www.fernwoodpublishing.ca](http://www.fernwoodpublishing.ca)

Titre original: First Nations history: We Were Not the Savages:

Collision Between European and Native American Civilizations /

Daniel N. Paul. -- 3<sup>rd</sup> edition

Précédemment publié sous le titre: We were not the savages.

ISBN: 978-1-55266-209-0

Version française:

ISBN: 978-2-89750-197-6 (papier)

ISBN: 978-2-89750-198-3 (PDF)

ISBN: 978-2-89750-199-0 (ePUB)

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2020

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Impression: Friesens

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Pour ses activités d'édition, Bouton d'or Acadie reconnaît l'aide financière de :



Diffuseur au Canada: Prologue

Courriel: [prologue@prologue.ca](mailto:prologue@prologue.ca)

Distributeur en Europe:

Librairie du Québec/DNM

Courriel: [direction@librairieduquebec.fr](mailto:direction@librairieduquebec.fr)

© Bouton d'or Acadie inc.

Case postale 575

Moncton (N.-B.) E1C 8L9, Canada

Téléphone: (506) 382-1367

Courriel: [info@boutondoracadie.com](mailto:info@boutondoracadie.com)

Ce livre est disponible aux formats papier et numériques.

 **REFC** Bouton d'or Acadie est membre du Regroupement des éditeurs franco-canadiens.

Un livre créé en Acadie et imprimé au Canada

# Table des matières

Liste des illustrations et cartes.....	v
Dédicace.....	vi
Remerciements.....	viii
Avant-propos.....	I
1. Civilisation, démocratie et gouvernement.....	3
La nécessité d'une perspective historique autochtone.....	3
Une identité nationale.....	4
Les horreurs à venir.....	5
Les civilisations mi'kmaq et européennes.....	7
Le gouvernement mi'kmaq.....	11
La religion.....	15
La moralité et les coutumes.....	16
2. Les valeurs sociales et économiques des Mi'kmaq.....	20
Les premières descriptions européennes de la nature des Mi'kmaq.....	36
Le troc et le commerce.....	43
3. La cupidité des Européens et la résolution à se battre des Mi'kmaq.....	46
L'invasion.....	49
Le déclin des Mi'kmaq.....	49
La cupidité européenne.....	53
La colonisation européenne.....	60
L'irrespect des Européens envers la Terre-mère.....	64
Les Mi'kmaq se résolvent à se battre.....	68
4. Persécution, guerre, alliance et terrorisme.....	69
La persécution.....	69
La guerre: Autochtones contre Autochtones.....	76
La guerre: l'Angleterre contre les Mi'kmaq.....	81
Le terrorisme.....	89
5. Le Traité de 1725 et les proclamations.....	93
Les traités.....	94
Le Traité de 1725.....	97
Les proclamations.....	107
6. Une paix fallacieuse et le Traité de 1749.....	108

7.	De nouvelles primes pour les scalps et le Traité de 1752.....	108
	La proclamation de 1749 se rapportant à la prise de scalps.....	127
	Le Traité de 1752.....	142
8.	Les vaines tentatives en vue d'une paix équitable, 1752-1761.....	148
	La proclamation de Lawrence sur les prises de scalps.....	175
	Les traités des années 1760.....	181
9.	La cérémonie de l'enterrement de la hache de guerre de 1761 et la proclamation royale de 1763.....	184
	La cérémonie de l'enterrement de la hache de guerre de 1761.....	184
	La proclamation royale de 1763.....	196
10.	Les spoliations et l'imposition de la pauvreté.....	200
	L'imposition d'une dégradante pauvreté.....	201
	Dépossédés et sans terres.....	209
11.	Au bord de l'extinction.....	219
12.	La Confédération et la Loi sur les Indiens	247
	La Confédération.....	247
	La Loi sur les Indiens.....	249
	L'affaire Guérin.....	283
13.	Racisme et centralisation au vingtième siècle.....	247
	Le racisme du vingtième siècle.....	318
	L'éducation.....	320
	Le pensionnat indien de Shubenacadie.....	320
	La théorie de la bande unique.....	332
	La centralisation.....	335
14.	La lutte pour la liberté.....	364
	Épilogue.....	423
	Notes.....	431
	Bibliographie choisie.....	443
	Index.....	452
	À propos de l'auteur .....	467
	À propos de l'illustration sur la couverture du livre .....	469

# Liste des illustrations et cartes

- Accueillir un étranger / 6*  
*La carte des terres des Mi'kmaq / 13*  
*La Terre-mère subvient à nos besoins / 21*  
*Préparer le futur pourvoyeur / 22*  
*Le conteur / 24*  
*Un océan peu sûr / 51*  
*La récolte du saumon / 78*  
*La mort d'un innocent / 90*  
*Un voyage vers l'espoir / 102*  
*Le massacre d'innocents / 122*  
*Les chasseurs de primes / 129*  
*La signature du traité (1752) / 142*  
*L'abordage / 152*  
*Le transport de Casteel / 153*  
*Carte du Territoire offert par les Mi'kmaq pour obtenir la paix / 169*  
*La famine et la mort / 202*  
*Mendier l'aumône / 217*  
*Une Nation qui se meurt / 220*  
*Pas de bois pour les Mi'kmaq / 230*  
*Quatre étages de hauteur et terrifiée / 327*  
*Alimentation forcée à base de déchets / 328*  
*Gagner tout juste de quoi vivre / 366*



# Dédicace

**J**e dédie ce livre à la mémoire de mes ancêtres qui ont réussi à assurer la survie du peuple mi'kmaq par leur ténacité et leur vaillance impressionnantes devant des obstacles presque insurmontables! Depuis plus de quatre siècles, ces êtres courageux, nobles et héroïques ont manifesté leur détermination à survivre aux nombreuses versions de «l'enfer sur terre» créées pour eux par les Européens, en faisant preuve d'une ténacité égale à tout ce qui a brillé dans l'histoire de l'humanité. Puissent leurs réalisations courageuses inspirer les Mi'kmaq et les autres peuples opprimés dans leurs efforts à surmonter les défis présents et à venir.

# Remerciements

Je remercie tout d'abord ma femme Patricia pour son amour et son soutien durant les nombreuses années de rédaction des trois éditions de ce livre. L'aide qu'elle m'a apportée est inestimable.

Donald M. Julien a été une source importante dans ma documentation et il mérite des remerciements particuliers. Sans son soutien et son aide, il m'aurait fallu deux fois plus de temps pour écrire ce livre. Ses connaissances et les documents qu'il a réunis au cours des années m'ont été d'une aide considérable pour la rédaction de cette histoire.

L'artiste Vernon Gloade est auteur des illustrations du livre qui décrivent avec une grande pertinence les situations qu'ont vécues les Mi'kmaq dans leur lutte pour la survie. Merci Vernon!

Un autre ami, Douglas Beall, mérite lui aussi une mention spéciale et mes remerciements pour tout son travail de citation des sources dans l'édition originale. Je témoigne également toute ma gratitude à tous ceux qui m'ont offert leur soutien et leurs encouragements!

Pour la traduction vers le français, je tiens à remercier tout particulièrement une très gentille dame qui était également une amie précieuse: la regrettée Nicole Jones. Originnaire de France, elle a plus tard résidé en Nouvelle-Écosse. Sa généreuse contribution, son expertise et ses recherches ont contribué à la réalisation de cette version française.

Et un merci tout spécial à mon ami Jean-François Cyr, qui a généreusement offert son temps et son expertise pour compléter et peaufiner la présente version définitive. Sans sa générosité, ce projet serait toujours dans les limbes!

Finalement, au cours d'une révision approfondie du texte, Geoffrey Plank, de l'Université de Cincinnati, m'a fourni des données extrêmement utiles; son aide fut grandement appréciée.

Je remercie le Grand Esprit qui a mis de si bons amis sur ma route!

# Avant-propos

Quand j'ai écrit ce livre, je savais que le contenu allait heurter profondément les sentiments de bien des Canadiens de descendance anglaise. Il doit être difficile d'accepter le fait que ses ancêtres n'ont pas toujours été les gens bienveillants décrits par certains historiens, mais qu'ils se sont plutôt comportés en barbares envers d'autres êtres humains. Néanmoins, la destruction de toutes les civilisations qui fleurissaient dans les Amériques et l'annihilation de 70 à 100 millions d'indigènes, au cours de l'invasion européenne, parlent d'elles-mêmes. Ces agressions, commises contre des êtres innocents au nom de la cupidité, indiquent que la fondation de toutes les nations modernes d'Amérique a fait couler beaucoup de sang autochtone. Par conséquent, la paix ne pourra pas vraiment régner dans les Amériques aussi longtemps que chaque nation fondée par des Européens n'aura pas assumé la responsabilité de ses crimes passés contre l'humanité et n'aura pas réparé les atrocités inexprimables commises envers les Autochtones.

Ce livre rappelle en premier lieu les épreuves et les tribulations qu'a subies l'une des Premières Nations, les Mi'kmaq. Cependant, puisque les cultures de l'ensemble des Premières Nations du Nord-Est de l'Amérique du Nord étaient si intimement liées, cet ouvrage comprend également une foule de données à leur sujet. Le Canada a dissimulé pendant des siècles les traces des horreurs commises contre les Premières Nations vivant à l'intérieur de ses frontières. Les tourments physiques et moraux qu'ont subis les Mi'kmaq ont commencé peu après le début de l'intrusion massive des Européens dans l'est de l'Amérique du Nord, à la fin des années 1490, pour se poursuivre, à divers degrés, jusqu'à maintenant. Avant 1492, les Autochtones d'Amérique du Nord avaient déjà maintes fois rencontré des Caucasiens venus principalement de ce qu'on appelle aujourd'hui la Scandinavie. Il semble que ces derniers aient été bien accueillis, si l'on en croit les premiers comptes rendus signalant qu'il n'était pas rare de rencontrer des Autochtones à peau blanche et aux yeux bleus. Les Mi'kmaq ont d'ailleurs pu se déguiser sous les uniformes français ou anglais et se mêler aux soldats européens afin de glaner des renseignements à l'intention des conseils de guerre, incitant ainsi certains Français et Anglais à se demander si les Mi'kmaq n'étaient pas une race caucasienne. En l'occurrence, je ne parlerai donc pas de « contact pré-européen » dans cet ouvrage. J'utiliserai plutôt le terme « contact d'avant Colomb » car, à mon avis, personne ne peut dire avec certitude quand le premier contact a eu lieu.

Si malgré leurs vues racistes concernant les ancêtres des Mi'kmaq, les Européens ont eu la moindre sensibilité, elle a vite été obscurcie par leur besoin de satisfaire l'une des pires caractéristiques des sociétés européennes : la cupidité. Le pillage de l'or et des autres richesses qui se trouvaient dans

les Amériques devint la grande priorité. Pour justifier les atrocités qu'ils allaient commettre, les envahisseurs ont décrété que les Mi'kmaq et les autres Autochtones étaient des «sauvages païens»; ainsi, ils commencent à les massacrer et à s'emparer de leurs biens sans remords de conscience. Les atrocités relatées dans ce livre ne cherchent en aucun cas à susciter la pitié. Elles sont décrites dans le but de persuader la société dominante de faire appel à tous les pouvoirs décisionnels existants pour que le Canada fasse amende honorable pour les terribles fautes qu'il a commises par le passé. Les Mi'kmaq ont été et sont toujours un grand peuple. Je suis rempli de fierté d'appartenir à une noble race qui a fait preuve d'une volonté indomptable de survivre envers et contre tout. Le formidable courage avec lequel elle a surmonté les obstacles qu'on lui a opposés continue de m'émerveiller!

*Daniel N. Paul*

# I. Civilisation, démocratie et gouvernement

## La nécessité d'une perspective historique autochtone

**C**huck LeCain, un enseignant d'histoire à la retraite après trente et un ans d'enseignement au niveau secondaire, a très bien formulé la nécessité urgente d'apporter le point de vue des Premières Nations sur l'histoire, et qu'il soit écrit par des auteurs des Premières Nations: «Jusqu'à ce que le lion ait son historien, le chasseur sera toujours le héros.» (Auteur inconnu) Pendant plus d'une décennie, vous étiez l'historien du lion. Vous pouvez aujourd'hui dire fièrement que vous avez aidé un nombre incalculable de personnes, non seulement à revoir, mais à repenser l'histoire. J'ai beaucoup appris de vos écrits. *Wèla'lin!*» (Communication personnelle, 18 mars 2005)

Pour commencer cette chronique, je voudrais d'abord expliquer la nécessité d'une perspective historique autochtone, et également préciser mon utilisation de certaines références historiques. L'assujettissement des nations autochtones du Nord-Est de l'Amérique du Nord, par la Couronne anglaise, s'est accompli par des moyens de grande barbarie. Il n'est pas étonnant que la plupart des historiens caucasiens mâles aient soigneusement minimisé ou passé sous silence ces actes de brutalité. Cependant, malgré leur réticence à entrer dans une discussion honnête et à commenter la question de manière critique, ils ne peuvent cacher les faits relatés dans les documents et les comptes rendus laissés par les narrateurs anglais et français de l'époque coloniale, prouvant irréfutablement que les Anglais ont répandu le sang des Mi'kmaq, des Malécites et de plus petites nations sœurs vivant sur le territoire constituant aujourd'hui l'Est du Canada et l'État américain de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à les pousser au bord de l'extinction et même anéantir certaines d'entre elles.

Ces documents historiques prouvent aussi sans l'ombre d'un doute que des coloniaux anglais censément civilisés, hommes politiques et militaires, ont utilisé contre les populations des Premières Nations des moyens de terreur qui soulèveraient la répulsion de gens vraiment civilisés. Dans ces circonstances, on peut comprendre l'hésitation de la plupart des historiens à commenter et à publier les détails d'un tel comportement; ce serait douter du degré de civilisation de ceux qui ont commis ces atrocités. Étant résolu à exposer ces crimes contre l'humanité perpétrés par les Anglais, j'ai écrit ce livre qui rapporte des actes d'inhumanité inégalés sinon rarement rencontrés dans l'histoire.

Pour réunir l'information nécessaire sur l'invasion du territoire mi'kmaq par les Anglais, il m'a aussi fallu analyser une grande quantité de renseignements concernant les alliés autochtones des Mi'kmaq. Pour les données relatives aux premiers stades de l'invasion, j'ai eu souvent recours à des thèses de doctorat sur le sujet rédigées par des hommes caucasiens, ainsi qu'à des documents, des livres et autres publications d'historiens mâles caucasiens et d'hommes politiques. J'ai ainsi pu mettre en évidence les éloges qu'ils faisaient des Mi'kmaq et d'autres Autochtones, aussi bien que le honteux racisme des autorités coloniales anglaises. Par souci d'exactitude, j'ai fait une comparaison des conclusions exprimées, ainsi que d'autres sources originales; j'en ai ensuite tiré mes propres conclusions, sous une perspective mi'kmaq.

Je me suis servi des recherches de ces hommes pour deux raisons: d'abord et avant tout, du fait de mon ascendance, la société blanche serait portée à déconsidérer comme tendancieuse et exagérée toute recherche faite sur ce sujet par un «Indien». Je me suis alors dit: «Comment pourraient-ils contester leurs propres documents et conclusions? Et pourquoi refaire le travail qui a déjà été réalisé?»

Dans les chapitres qui suivent, j'ai également cité de longs extraits de recherches bien documentées sur la lutte des Mi'kmaq pour leur survie, rédigées par deux Caucasiennes. À la différence de la plupart de leurs confrères qui cherchent à blanchir la situation, ces femmes condamnent l'affreux sort réservé aux Mi'kmaq et à leurs alliés.

Je veux néanmoins souligner qu'avec l'aide de Don Julian, j'ai puisé les informations concernant les traités, la Loi sur les Indiens, les réunions du Conseil colonial, les affaires judiciaires, la centralisation et le reste, dans diverses archives, notamment celles de la Nouvelle-Écosse et des Affaires indiennes.

## Une identité nationale

Dans cet ouvrage, j'ai choisi d'adopter l'orthographe «Mi'kmaq» plutôt que «micmac», puisque c'est désormais ce que notre peuple préfère. Néanmoins, la forme «micmac» a été employée pendant au moins 350 ans, et beaucoup y tiennent encore. Marion Robertson, auteure de récits historiques, explique ici l'origine du nom.

Les premiers colons français désignaient les Micmacs du nom de «Souriquois» signifiant, selon Roth dans *Acadia and the Acadians*, «les hommes de l'eau salée», pour les distinguer des Iroquois habitant le pays de l'eau douce. Le terme «micmac» a été utilisé pour la première fois par de La Chesnaye dans un mémoire datant de 1676. Dans une note en bas de page relative au mot «*megamingo*» (terre) cité par Marc Lescarbot, le professeur Ganong est d'avis que

c'est probablement là l'origine de «micmac». Selon son exposé sur les coutumes et les croyances des Micmacs, il semblerait que le mot «*megumaagee*» qu'utilisaient les Micmacs – ou «*Megumawaach*», ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes, pour nommer leur terre – vient de «*megwaak*» (rouge) et de «*makumegek*» (sur la terre), d'où, selon Rand «*megakumegek*» (sol rouge ou terre rouge).

Les Micmacs se seraient donc désignés comme étant les gens de la terre rouge ou le peuple de la terre rouge. D'autres interprétations du nom Micmac le font dériver de «*nigumaach*», mon frère, mon ami, un terme d'affection également employé par un mari à l'égard de sa femme...

Dans *Micmac Magic and Medicine*, Stansbury Hagar fournit une autre explication : le mot «*megumawaach*» viendrait de «*megumooowesoo*», nom de magiciens légendaires de qui les premiers sorciers micmacs étaient censés tenir leur pouvoir<sup>1</sup>...

## Les horreurs à venir

Une nouvelle de l'écrivain autochtone Basil Johnston intitulée *The Prophecy* raconte un rêve fictif annonciateur des malheurs qui attendaient les Premières Nations d'Amérique après Colomb. Elle commence par ces mots du visionnaire Daebaudjimoot :

Ce soir, je vais vous conter une histoire bien différente. Ce n'est pas vraiment une histoire parce qu'elle n'est pas encore arrivée ; mais elle arrivera, tout comme les événements du passé sont arrivés... Et même si ce que je vais vous raconter ne s'est pas encore produit, c'est vrai comme si c'était déjà survenu ; l'Auttisookaunuk me l'a dit dans un rêve.

Daebaudjimoot parle de gens singuliers, blancs et poilus, portant d'étranges vêtements qu'ils n'enlèvent pratiquement jamais. Ils ont de grands yeux noirs, bruns, bleus ou verts et des cheveux fins, noirs, bruns, blonds ou roux.

Il dit qu'ils viendront de l'est, dans des canoës de la longueur de cinq canoës ordinaires. Ces grands canoës vogueront grâce à des couvertures gonflées par le vent qui les poussera depuis un pays situé de l'autre côté d'une grande étendue d'eau salée. Ses mots provoquent chez son auditoire le rire et l'incrédulité. Il poursuit ainsi :

Vous riez parce que vous ne pouvez imaginer des hommes et des femmes à peau blanche ou avec du poil sur la figure ; et vous pensez que c'est amusant qu'un canoë soit poussé par le vent à travers la haute mer. Mais nos petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants n'en seront pas amusés.

Les premiers arrivés sembleront inoffensifs du fait de leur petit

nombre ; ils auront l'air de simples passants anodins en route pour visiter d'autres gens dans un autre pays et qui ont besoin de se reposer un peu et de demander leur chemin avant de repartir. Mais en réalité, ce seront des espions à la solde de ceux qui sont en quête de terres. Il en viendra ensuite des quantités, comme des vols d'oies sauvages... Il sera impossible de les renvoyer.

Parmi nos petits-enfants, certains se dresseront contre ces étrangers, mais il sera trop tard ; leurs arcs et leurs flèches, leurs massues et leurs sortilèges ne seront d'aucun secours contre les armes de ces Blancs dont les guerriers seront armés de bâtons qui retentissent comme des coups de tonnerre. Un guerrier n'a qu'à pointer un bâton à feu vers un autre guerrier, et ce dernier tombe mort dès que la foudre l'atteint.

C'est avec des armes comme celles-là que les Blancs pousseront notre peuple hors de ses maisons et de ses territoires de chasse vers de mornes terres où le gibier ne trouve que de rares aliments pour sa subsistance et où le maïs peine à germer. Les Blancs prendront possession de tout le reste et ils y bâtiront d'immenses villages. Avec les années, les Blancs prospéreront et même si les Anishinaubaeg abandonnent leurs traditions pour adopter les coutumes des Blancs, cela ne leur apportera pas grand-chose. Ce ne sera que lorsque nos petits-enfants et leurs petits-enfants reprendront les coutumes de leurs ancêtres qu'ils retrouveront la force de l'esprit et du cœur.

Voilà ! Je vous ai raconté mon rêve dans son intégralité. Je n'ai plus rien à dire.

— Daebaudjimoot ! Les Blancs sont-ils des manitous ou bien des Êtres comme nous ?

— Je ne sais pas<sup>2</sup>.



*Accueillir un étranger*

Cette prophétie fictive paraît bien anodine en comparaison du sort qui attendait les Mi'kmaq après le commencement de l'invasion européenne, dans les premières années du 16<sup>e</sup> siècle. Pendant les siècles suivants, peu d'humiliations leur furent épargnées.

## Les civilisations mi'kmaq et européennes

Les récits exagérés des anciens voyageurs scandinaves et vikings sur les traits du visage, les vêtements et les coutumes des Autochtones sont probablement la raison pour laquelle les contacts d'avant Colomb furent à la base de toutes sortes d'histoires, répandues à travers l'Europe, les décrivant comme des êtres non humains, des monstres hirsutes, des sous-humains habitant un lointain pays. Ils ne pouvaient sans doute guère imaginer qu'ils fussent intelligents et civilisés, leur mode d'existence étant bien documenté par les premiers scribes coloniaux européens.

Avant la colonisation européenne, les Mi'kmaq vivaient pourtant dans un pays où ils avaient développé une culture fondée sur trois prémisses : la suprématie du Grand Esprit, le respect de la Terre-mère et le pouvoir du peuple, d'où leur profond respect des lois du Créateur, des pouvoirs de la Terre-mère et des principes démocratiques de leur société. Par conséquent, ils pouvaient ainsi vivre dans un milieu social harmonieux, sain, florissant et paisible.

La nature de leur société, qui professait le partage et la libre expression, avait atteint un niveau d'équité si élevé dans le domaine des droits de la personne qu'elle ne connaissait ni la cupidité ni l'intolérance. Les Mi'kmaq auraient jugé incroyables les concepts européens répartissant les gens en une hiérarchie bien définie fondée sur la naissance, la couleur, la race, l'ascendance, la religion, la profession, la richesse, la politique et plus encore. L'absence de préjugés de la majorité des Autochtones à l'égard des différences entre humains est l'un des meilleurs indices du degré d'évolution qu'avaient atteint leurs cultures en matière de relations humaines. Ils étaient parvenus à un très haut niveau où l'égalité entre tous était reconnue, un idéal que la société moderne cherche encore à atteindre. En rétrospective, la colonisation ne se serait pas faite si les Autochtones n'avaient pas déjà atteint ce niveau avant 1492. Avec leurs peaux claires et leurs religions étranges, les Européens auraient été mis en esclavage, refoulés ou exterminés dès leur arrivée.

En ce qui a trait à la tolérance des Autochtones pour les différences entre humains, Ronald Wright rapporte la réponse d'un chef Séneca aux tentatives de conversion à la chrétienté de son peuple par un prêtre blanc :

Dans une scène rappelant le débat entre franciscains et prêtres aztèques, près de 300 ans auparavant, le formidable Red Jacket se leva et prit la parole. Il fit l'une des meilleures déclarations jamais opposées aux

prétentions du christianisme. Elle porte à se demander quelle est la mentalité la plus primitive : celle qui s'imagine détenir un brevet sur la vérité, ou celle qui plaide en faveur de la diversité culturelle, de la tolérance et du respect mutuel<sup>3</sup> ?

Voici la réponse faite par le chef Red Jacket :

Frère... écoute ce que nous disons. Il y eut une époque où nos pères possédaient cette grande île. Leur territoire s'étendait du levant au couchant. Le Grand Esprit l'avait fait à l'usage des Indiens. Il avait créé le bison, le cerf et d'autres animaux pour leur nourriture. Il avait fait l'ours et le castor. Leurs peaux nous servaient à faire des vêtements. Il les avait répandus dans tout le pays et nous avait enseigné comment les prendre. Il avait fait en sorte que la terre produise du maïs pour le pain... Lorsque des disputes s'élevaient entre nous à propos de nos territoires de chasse, elles étaient généralement réglées sans grande effusion de sang. Mais un jour néfaste s'est levé pour nous. Vos pères ont traversé la grande eau et ont débarqué dans cette île. Ils étaient peu nombreux. Ils ont rencontré des amis et non pas des ennemis. Ils nous ont dit que la peur d'hommes malfaisants les avait fait fuir leur propre pays et qu'ils venaient ici pour pouvoir pratiquer leur religion. Ils ont demandé une petite place. Nous avons eu pitié d'eux, nous leur avons donné ce qu'ils demandaient et ils se sont établis parmi nous. Nous leur avons donné du maïs et de la viande, ils nous ont donné du poison en échange.

Frère, le peuple blanc avait alors découvert notre pays. La nouvelle s'est répandue et d'autres sont arrivés parmi nous. Nous n'avions toujours pas peur d'eux. Nous les avons pris pour des amis. Ils nous appelaient leurs frères. Nous les avons crus et nous leur avons donné un plus grand territoire. À la longue, leur nombre a grandement augmenté. Ils voulaient davantage de terres ; ils voulaient tout notre pays. Nos yeux se sont ouverts et nos esprits se sont troublés. Des guerres ont éclaté. Des Indiens ont été engagés pour combattre d'autres Indiens, et bien des nôtres ont été tués. Ils nous ont également apporté de l'alcool. C'était fort et puissant, et cela a tué des milliers d'entre nous.

Frère, jadis notre territoire était vaste et le vôtre était petit. Vous êtes maintenant devenu un grand peuple, alors que nous avons à peine assez de place pour étendre nos couvertures. Vous avez pris notre pays, mais vous n'êtes pas satisfaits, vous voulez nous imposer votre religion.

Frère, écoute encore. Vous dites que vous êtes envoyés pour nous apprendre à adorer le Grand Esprit comme il le souhaite, et que si nous n'acceptons pas la religion enseignée par vous, les Blancs, nous serons malheureux dans l'au-delà. Vous dites que vous avez raison et que nous sommes égarés. Comment pouvons-nous savoir si c'est vrai ? Nous ne

savons que ce que vous nous en dites. Comment savoir ce qu'on doit croire quand les Blancs nous ont si souvent trompés ?

Frère, tu dis qu'il n'existe qu'une seule façon de vénérer et de servir le Grand Esprit. S'il n'existe qu'une seule religion, comment se fait-il que vous, les Blancs, différiez tant d'opinion à ce sujet?...

Frère, nous ne comprenons pas ces choses-là. Vous nous dites que votre religion a été donnée à vos pères et qu'elle s'est transmise de père en fils. Nous aussi nous avons une religion qui a été donnée à nos pères et qui nous a été transmise, à nous leurs enfants. C'est le culte que nous pratiquons. Il nous enseigne à être reconnaissants pour toutes les grâces que nous recevons, à nous aimer les uns les autres et à être unis. Nous ne nous querellons jamais à propos de la religion.

Frère, le Grand Esprit nous a tous créés, mais il a fait ses enfants blancs et rouges bien différents. Il nous a donné des couleurs de peau et des coutumes différentes... Puisqu'il nous a faits si différents sous d'autres rapports, pourquoi ne pourrions-nous pas conclure qu'il nous a donné des religions différentes ?

Frère, nous ne voulons pas détruire votre religion ni vous la prendre. Nous voulons seulement jouir de la nôtre<sup>4</sup>...

La tolérance manifestée par le chef Red Jacket à l'égard des opinions divergentes était également une caractéristique profondément ancrée dans la société mi'kmaq. La façon dont la nation réglait les litiges en donne un bon exemple. On réunissait les parties adverses en vue d'une médiation et d'une réconciliation par les membres de la collectivité, qui les aidaient à en venir à une entente fondée sur la justice et l'équité. Une fois conclu, l'accord final abordait toutes les préoccupations majeures des individus, des groupes ou des gouvernements en cause. Quand les parties en litige acceptaient un accord, ce dernier était compris et soutenu par la volonté du peuple, et elles devaient en respecter les conditions.

Contrairement à l'approche démocratique des Premières Nations concernant le règlement de problèmes, les civilisations européennes de l'époque, à quelques notables exceptions près (la Suisse, par exemple), usaient d'une approche totalitaire, une conséquence directe du fait qu'elles étaient gouvernées par une élite titrée qui considérait être habilitée à régner de droit divin. Dans une grande mesure, les principes démocratiques n'étaient donc pas autorisés à interférer dans les causes qu'elle jugeait. En raison de cet élitisme, les citoyens ordinaires se voyaient régulièrement déniés les droits et libertés les plus élémentaires. Nombre d'entre eux étaient traités comme des biens matériels et asservis du berceau à la tombe. Quand des désaccords s'élevaient dans de telles sociétés, les règlements étaient le plus souvent établis et imposés par les aristocrates. La justice était souvent refusée aux citoyens ordinaires.

Il est facile d'en arriver à la conclusion que la façon de faire des

Mi'kmaq était plus civilisée. De toute évidence, cette réalité aurait été difficile à réconcilier avec la définition européenne de ce que signifiait être civilisé. En ce temps-là, pour leurs intellectuels, la civilisation équivalait au christianisme. Ils décrétèrent que si le peuple d'un pays n'était pas chrétien, il n'était donc pas civilisé. Cette odieuse définition fut la cause principale de l'enfer que les Autochtones ont dû endurer. Malheureusement, le reste du monde devait également en souffrir. Convaincus de leur supériorité, les Européens ont tenté de christianiser de force le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Asie. Ils y ont subi des échecs monumentaux, principalement parce que ces régions avaient leurs propres religions qu'ils estimaient supérieures au christianisme et qui lui étaient parfois antérieures de milliers d'années.

Quand on étudie l'histoire de cette époque, on a peine à dire quelle fut la nation européenne la plus arrogante dans son insistance à imposer aux Autochtones d'accepter aveuglément la supériorité de ses conventions et doctrines culturelles. Si nous essayons rétrospectivement de classer les principales puissances de l'époque selon l'image présomptueuse qu'elles se faisaient de leur supériorité, la palme revient aux Anglais, suivis de près par les Espagnols et les Portugais, avec les Français en quatrième place, à quelque distance.

Le complexe de supériorité des Européens n'a pas permis à leurs premiers commentateurs de juger objectivement les valeurs humaines des cultures autochtones. En raison de leur croyance en la supériorité des civilisations européennes, toutes les autres devenant ainsi inférieures ou sauvages, leurs chroniqueurs ont décrit comme anormales des pratiques autochtones qui étaient supérieures aux leurs en ce qui a trait aux droits de la personne. À partir de ces récits tendancieux pris comme parole d'évangile, de nombreux auteurs caucasiens ont présenté la civilisation mi'kmaq sous un faux jour. Il est probable qu'ils rédigeaient avec honnêteté et sincérité, mais nombre de leurs ouvrages, sinon tous, comportent deux lacunes : ils ne tiennent pas compte du point de vue des Mi'kmaq sur la civilisation, et ils ne parviennent pas à comprendre que les valeurs des deux cultures étaient dans la plupart des cas aux antipodes les unes des autres.

Pour illustrer la différence de perception concernant ce que signifie être civilisé selon les valeurs autochtones et européennes, citons un rapport que fit le colonel Thomas L. McKenney à ses supérieurs du gouvernement des États-Unis sur les efforts visant à « civiliser » les Cherokees, au début du 19<sup>e</sup> siècle. Il notait avec fierté que, grâce aux Caucasiens, les Cherokees avaient progressé au point où plusieurs participaient désormais à la vente et à l'achat d'esclaves noirs. La majorité des Cherokees, embarrassés par ce terme, ne faisaient pas référence aux Noirs comme esclaves, mais comme serviteurs. Après leur émancipation, ces Noirs ont formé leur propre tribu, et ils sont connus de nos jours comme les Cherokees noirs.

Les auteurs plus contemporains qui ont écrit sur les civilisations autoch-

tones se sont également basés sur des normes européennes pour évaluer les mérites de ces cultures, ce qui entache leur jugement.

Quand il s'agit de civilisation, on doit admettre que la capacité de lire ou d'écrire une langue européenne ne constitue pas la marque d'une civilisation supérieure. La capacité d'utiliser des bâtons crachant le feu qui tuent ou blessent instantanément, tout comme celle de lancer des missiles qui peuvent faire exploser la planète, ne fait pas non plus partie des bases morales permettant d'affirmer le haut degré de civilisation d'une culture par rapport à une autre. Pour juger des valeurs et des mérites d'une civilisation, on doit toujours se demander dans quelle mesure elle répond aux besoins de la population sur le plan humain. En se fondant sur cette norme, la plupart des civilisations autochtones méritent une très haute distinction, puisqu'elles avaient créé des systèmes sociaux et politiques assurant la liberté des individus aussi bien que la justice et la responsabilité sociale.

Une analyse et une comparaison objectives des valeurs des civilisations autochtones et européennes de l'époque amènent certainement à conclure que la répression et la destruction irraisonnées des civilisations autochtones par les civilisations européennes représentent, à bien des égards, la domination de civilisations supérieures par des civilisations inférieures. Cela est particulièrement vrai pour ce qui a trait aux droits de l'homme. Même si les nations autochtones étaient loin derrière les Européens sur le plan technologique, en 1492, nombre d'entre elles avaient des pratiques politiques démocratiques infiniment plus avancées.

## Le gouvernement mi'kmaq

Les Mi'kmaq occupaient une grande partie du Nord-Est de l'Amérique du Nord depuis cinq à dix mille ans. Le territoire original de la nation couvrait la majorité de ce qui constitue aujourd'hui les provinces maritimes du Canada, une bonne partie de l'Est du Québec et du Nord du Maine. Vous pouvez constater l'étendue approximative de ce vaste territoire à la page 13.

Le territoire mi'kmaq était divisé en sept «districts» spécifiques qu'ils appelaient Kespukwitk, Sipekne'katik, Eskikewa'kik, Unama'kik, Epekwitk Aqq Piktuk, Siknikit et Kespek. Sur la carte, vous trouverez une traduction aussi exacte que possible de la véritable signification de ces termes indigènes.

Les Mi'kmaq vivaient en petits villages qui pouvaient compter de cinquante à cinq cents personnes. Le nombre de villages et la population totale des districts sont hypothétiques.

Le gouvernement de chaque district comprenait un chef de district et un Conseil réunissant les aînés, les chefs de bandes ou de villages et autres personnes de marque de la communauté. De tous les membres du Conseil, les aînés, hommes et femmes, étaient ceux qui étaient les plus respectés. Les Mi'kmaq les traitaient avec les plus grands égards et le plus profond respect.

Leur opinion et leurs conseils étaient considérés comme essentiels dans le processus décisionnel, faisant en sorte qu'aucune décision importante n'était prise sans leur pleine participation. Le gouvernement du district avait le pouvoir conditionnel de faire la guerre ou la paix, de régler les conflits, de répartir les territoires de chasse et de pêche entre les familles, etc. Un district peut donc être comparé à ce que nous appelons aujourd'hui un «pays».

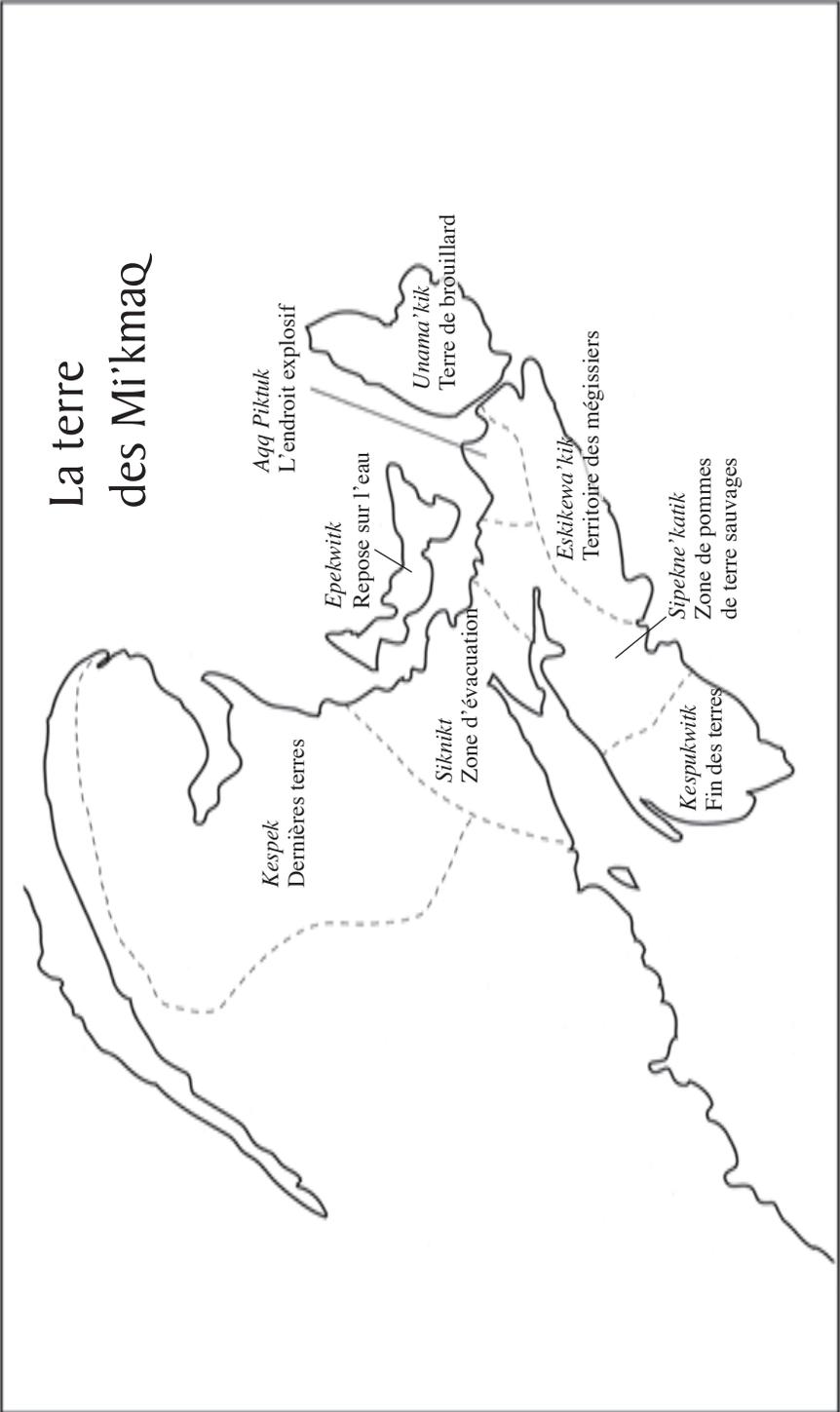
À une époque reculée indéterminée, les districts ont établi un Grand conseil destiné à résoudre les problèmes communs, promouvoir la solidarité et agir comme arbitre en dernier ressort. Les chefs de district choisissaient un des leurs comme grand chef. L'influence du Grand conseil découlait de l'estime dont jouissaient les chefs de district. En dehors de l'ascendant amical, le Grand conseil n'avait d'autres pouvoirs que ceux que les districts lui assignaient. Lors de ces réunions du Conseil, tous ceux qui le désiraient, hommes ou femmes, pouvaient prendre la parole, et on tenait toujours respectueusement compte de leur opinion dans le processus de prise de décision. En temps modernes, le Grand conseil pourrait donc être comparé au *Commonwealth of Nations* britannique qui n'a lui aussi d'autre pouvoir que celui de la persuasion.

Les districts mi'kmaq appartenaient en outre à une association plus large, la «Confédération Wabanaki», constituée par les Premières Nations du Nord-Est de l'Amérique du Nord pour se protéger mutuellement contre les agressions commises par les Iroquois et par d'autres nations hostiles. La Confédération a fonctionné jusqu'au début du 18<sup>e</sup> siècle lorsque les nations constituantes se trouvèrent décimées par les maladies et la guerre avec les Anglais, provoquant ainsi son état de dormance. Elle a repris ses fonctions, dans une certaine mesure, au cours des dernières années. On peut la comparer à l'actuelle Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) des temps modernes.

Les fonctions de chefs du Grand conseil, des districts et des localités étaient remplies par des hommes très respectés de leurs communautés. Certains récits d'Européens sur les Mi'kmaq sont à la base d'un mythe fondé sur une perception erronée voulant qu'un homme faisant partie d'une famille nombreuse ait plus de chances que les autres de devenir chef. En réalité, les coutumes de la nation étaient telles que chaque membre de la communauté considérait qu'il faisait partie d'une famille élargie. En raison de cela, ils utilisaient des termes liés à la famille pour se saluer les uns les autres, ce qui pouvait mener une personne extérieure à croire qu'ils étaient tous liés par le sang. Cette coutume a survécu jusque dans les années 1960. Quand j'étais jeune, nous devions notamment appeler «oncle» ou «tante» tous les aînés de notre communauté. Cette bonne tradition contribuait à l'unité de la collectivité.

Contrairement à ce qui se passait dans la plupart des cultures européennes où l'aristocratie exerçait le pouvoir selon le droit divin de régner, la culture mi'kmaq exigeait qu'un leader mérite le droit de diriger. Ceux qui

# La terre des Mi'kmaq



aspiraient à devenir chefs étaient jugés suivant des critères très stricts. Ils devaient être compatissants, honorables, intelligents, braves et sages. La durée de leur mandat était indéterminée. S'ils étaient de bons leaders, ils pouvaient rester en fonction jusqu'à leur mort. Le Grand chef Membertou, le plus grand chef mi'kmaq de mémoire d'homme, a été chef jusqu'à la fin de sa vie. Il est mort à plus de cent ans, semble-t-il.

Le statut social d'un leader mi'kmaq était fort différent de sa contrepartie européenne où les leaders étaient grassement payés, indistinctement privilégiés et redoutés. On n'accordait pas d'avantages ni de privilèges spéciaux aux chefs ou aux autres détenteurs de fonctions du simple fait de leur position sociale. Ce qu'ils recevaient leur était offert de bon gré, en récompense des services qu'ils avaient rendus et comme preuve d'estime.

Du fait de la nature de la culture mi'kmaq, la corruption politique leur était inconnue. Ils n'auraient pas toléré la pratique européenne d'utiliser la fonction de leader pour améliorer sa fortune personnelle et celle de sa famille, en exigeant des faveurs de la collectivité ou des citoyens. Celui qui se serait permis d'agir de façon aussi déshonorante aurait été rapidement destitué et disgracié. Les Mi'kmaq de ce temps-là n'avaient aucun penchant pour la corruption. Compte tenu du principe de la propriété collective, elle n'avait d'ailleurs aucune raison d'être.

Le sieur de Diéreville écrit ceci à propos d'un aspirant à la chefferie dans la société mi'kmaq :

L'espoir de commander dont il se sent flatté,  
 L'âme à bien faire à la chasse,  
 Car c'est par cette habileté  
 Que l'on peut parvenir à la plus haute place ;  
 On n'a point là d'hérédité  
 Par droit de naissance ou de race ;  
 C'est le mérite seul qui peut être exalté.  
 Lorsque quelqu'un parvient à ce degré sublime,  
 Où chacun aspire à se voir,  
 On ne l'en fait jamais déchoir  
 Que pour quelque exécration crime.  
 Dans ce rang élevé, les honneurs qu'on lui rend,  
 Ne sont pas fort considérables,  
 Il n'est que le premier d'un cent de misérables,  
 Ou plus ou moins, selon que son canton est grand<sup>5</sup>.

Contrairement au respect accordé au leader mi'kmaq par suite de ses hauts faits, les leaders anglais ou européens acquéraient le plus souvent leur réputation par la force brutale. La plus petite offense contre un personnage officiel entraînait rapidement un châtement. On peut se rendre compte de la sévérité

des sanctions dans le procès-verbal d'une réunion du Conseil tenue à Annapolis Royal le 22 septembre 1726. Robert Nichols y fut jugé pour avoir insulté le gouverneur de la province. Après une brève audience, M. Nichols fut déclaré coupable et condamné à une peine brutale « afin d'inspirer la terreur aux autres citoyens ». Il devait rester assis au gibet trois jours de suite, une demi-heure par jour, la corde au cou, portant sur la poitrine une affiche où on pouvait lire « audacieux scélérat ». Après quoi, le dos dénudé, il devait recevoir cinq coups de fouet à neuf cordes tous les cent pas, pendant tout le trajet aller et retour de la prison à la maison la plus éloignée du Cap. Il fut finalement remis à l'armée et contraint de devenir soldat<sup>6</sup>.

En 1988, une institution euro-américaine a pour la première fois reconnu la contribution des Mi'kmaq et des autres nations de l'Amérique du Nord à l'établissement de la démocratie dans le monde. En novembre cette année-là, le Congrès des États-Unis a débattu et adopté une résolution reconnaissant que la Constitution américaine, tout comme la Déclaration des Droits étaient calquées en grande partie sur les principes des constitutions et des chartes des droits des nations iroquoises et autres groupes autochtones.

## La religion

Les directives du Grand Esprit constituaient une lumière éternelle pour la nation mi'kmaq. Le peuple croyait que son hégémonie comprenait tout ; qu'Il revêtait tous les attributs positifs, dont l'amour, la bonté, la compassion, la connaissance et la sagesse ; qu'Il était à l'origine de toute existence et qu'Il s'incarnait en toute chose : les rivières, les arbres, les conjoints, les enfants, les amis, etc. Aucune initiative n'était prise sans d'abord Lui demander conseil. On accordait le plus grand respect à Ses créations, la Terre-mère et l'univers. La religion était combinée à la vie quotidienne, on la vivait. Comme dans la plupart des civilisations autochtones, la nature était à la base des croyances religieuses des Mi'kmaq.

Les Européens, par contre, pratiquaient des religions qu'on a groupées sous le nom de christianisme et qui sont basées sur la croyance aveugle. Ils soutiennent également la croyance en un être suprême qui possède toutes les qualités, mais jusqu'à récemment, ils entretiennent également l'idée que Dieu tolère l'usage de plusieurs mauvais attributs, la vengeance entre autres, pour la propagation et la défense de la foi. Des actions affreuses comme celles de l'Inquisition ont été accomplies sous le dogme du christianisme. Des innocents, incapables de se défendre des accusations d'hérésie, ont été jugés coupables et jetés en prison ou brûlés sur le bûcher. Les incroyants étaient stigmatisés comme païens et sauvages. Les Mi'kmaq, n'étant pas chrétiens, étaient également frappés de la même stigmatisation.

Dans l'esprit de la plupart des Européens, l'offrande de tabac et autres présents symboliques au Grand Esprit, comme marque de respect et d'humilité,

renforçait leur perception de la sauvagerie des Mi'kmaq. Pourtant, les Européens « chrétiens » et « civilisés » ne voyaient aucune contradiction à offrir du pain, du vin, de l'encens et autres à leur Dieu. La plupart des Européens, les chefs religieux en particulier, trouvaient étrange que les Autochtones imaginent le Grand Esprit à leur image, mais ces mêmes Européens ne trouvaient pas étrange de se représenter leur propre Dieu comme un homme caucasien.

Pour le repos de leurs morts, tout comme la plupart des peuples autochtones, les Mi'kmaq parlaient d'un lieu similaire à ce que les chrétiens appellent « paradis » ; ils l'appellent la « Terre des âmes ». C'est un lieu de repos éternel, de paix et de bonheur où les morts sont accueillis par le Grand Esprit et par leurs ancêtres.

Les Mi'kmaq croyaient aussi aux « mauvais esprits », auxquels ils imputaient les maladies, les famines, les catastrophes naturelles et autres maux qui peuvent affliger l'humanité. Pour limiter le dommage causé par ces esprits, les Mi'kmaq sollicitaient l'aide du Grand Esprit. Rien ne prouve qu'ils n'aient jamais fait appel aux mauvais esprits pour terroriser et intimider d'autres humains. Par contre, les prêtres et les pasteurs chrétiens se servaient de « démons » et particulièrement du « diable » pour inspirer la crainte de Dieu dans leurs congrégations.

Les chrétiens d'Europe croyaient également que leur Dieu devait être craint, car s'ils agissaient mal, Il les condamnerait aux souffrances éternelles. L'idée que Dieu pouvait se venger était incompatible avec les croyances mi'kmaq qui voyaient la bonté incarnée dans le Grand Esprit ; il n'y avait donc aucune raison de Le craindre.

Néanmoins, on fait souvent remarquer l'apparente facilité avec laquelle les Mi'kmaq et beaucoup d'autres Autochtones ont adopté le christianisme. Il y a une explication toute simple à cela : ils agirent ainsi par civilité. Pour eux, un hôte devait faire tout son possible pour plaire à son invité, même s'il fallait pour cela vénérer le Grand Esprit d'une manière différente. Si le même Dieu est vénéré par tous les hommes, raisonnaient-ils, la façon de le vénérer n'a pas beaucoup d'importance.

## La moralité et les coutumes

Tous ceux qui ont écrit sur les idéaux de la culture mi'kmaq ont noté leur modestie et leur chasteté, des vertus qu'on retrouvait surtout chez les femmes. Le fait que la femme mi'kmaq tenait à son honneur et ne se serait pas compromise de bon cœur était incroyable pour de nombreux narrateurs européens. De leur point de vue raciste, ils ne pouvaient concevoir que des gens qu'ils considéraient comme des sauvages païens se comportent de façon plus civilisée qu'eux.

Sur le plan moral, les Mi'kmaq avaient établi des règles régissant les relations entre les deux sexes. Par conséquent, les rites du mariage étaient

célébrés en grande pompe, avec cérémonial et festivités, et comprenaient également des échanges de présents entre les familles des mariés. Les préliminaires au mariage fournissent un excellent exemple des libertés individuelles dont jouissait le peuple.

Le garçon qui désirait courtiser une jeune fille devait d'abord demander l'autorisation du père. Il s'agissait plutôt d'une question de courtoisie que d'un obstacle. Après maintes taquineries, le père donnait habituellement au jeune homme la permission d'approcher sa fille en s'assurant au préalable auprès d'elle qu'elle accepte de se lier à lui. Voici ce qu'écrivit Chrestien Le Clercq à ce propos :

... si le père trouve que le parti qui se présente est avantageux pour sa fille... après avoir donné son agrément au prétendant, il lui dit de parler à sa bien-aimée pour savoir sa volonté sur une affaire qui ne regarde qu'elle seule, ne voulant pas, disent ces Barbares, violenter les inclinations de leurs enfants en fait de mariage et les obliger à épouser un homme qu'elles ne sauraient se résoudre à aimer, ni par force, ni par complaisance, ni par inclination. C'est ainsi que les pères et les mères de nos Gaspésiens [Mi'kmaq de Gaspé] laissent une entière liberté à leurs enfants de se choisir le parti qu'ils jugent le plus convenable à leur honneur, et plus conforme à leurs amitiés ; quoique cependant les parents se réservent toujours le droit de leur indiquer celui qu'ils croient raisonnablement leur être plus avantageux<sup>7</sup>.

En vertu des lois de la nation, les mariages entre parents, jusqu'à cousins au second degré, étaient strictement interdits. Cependant, il n'y avait aucun tabou à épouser un membre de la belle-famille.

Dans la culture mi'kmaq la polygamie était aussi permise, mais les archives indiquent qu'elle était rarement pratiquée. Marc Lescarbot a exprimé son étonnement «... encore qu'elles soient plusieurs femmes d'un mari... il n'y a point de jalousie entre elles<sup>8</sup>».

Pierre Biard écrivait pour sa part :

Selon la coutume du pays ils peuvent avoir plusieurs femmes ; néanmoins la plupart de ceux que j'ai vus n'en ont qu'une. Plusieurs des Sagamos prétendent ne se pouvoir passer de cette pluralité, non pas pour cause de luxure car cette nation n'est point fort incontinent, mais pour autres deux raisons : l'une, afin de retenir leur autorité et puissance, ayant plusieurs enfants, car en cela gît la force des maisons ; la seconde raison est leur entretien et service, qui est grand et pénible, puisqu'ils ont grande famille et suite, et partant requiert nombre de serviteurs et ménagers ; or n'ont-ils d'autres serviteurs, esclaves ou artisans que les femmes<sup>9</sup>.

Dans un ménage polygame, la première femme était généralement celle qui avait donné naissance au premier enfant mâle. La mesure dans laquelle la polygamie était pratiquée, tout comme le malentendu à propos de la famille élargie, était certainement exagérée par les Jésuites et les autres. Le grand chef Membertou, notamment, n'avait qu'une seule femme.

L'amour était le principal facteur dans l'édification de liens conjugaux chez les couples mi'kmaq. En Europe, au sein de l'élite en particulier, les mariages étaient souvent conclus pour rehausser les fortunes et les situations personnelles plutôt que par amour.

Il en résultait qu'un enfant pouvait être «promis» dès sa naissance à celui ou à celle que sa famille envisageait comme la meilleure perspective pour son avenir. Les Mi'kmaq auraient considéré cette pratique comme non civilisée. Pourtant, dans les années qui ont suivi, et jusqu'au début des années 1900, bien des parents mi'kmaq ont adopté cette coutume européenne. Ma grand-mère maternelle en a été victime. Elle a dû endurer un mariage sans amour jusqu'à son veuvage, après quoi elle a finalement rencontré et épousé un homme qu'elle aimait.

Quoique les récits des Européens d'avant Colomb en fassent rarement mention, les Mi'kmaq acceptaient le divorce, autre exemple de leur respect des droits de la personne. Cependant, étant donné que l'harmonie et le respect des besoins de chacun prévalaient, tout porte à penser que les divorces étaient rares.

Les funérailles mi'kmaq donnaient aussi lieu à des cérémonies et à des festins. Le chef était le premier orateur au «festin du mort» et, selon un récit de Le Clercq :

... il expose dans sa harangue les belles qualités et les actions les plus mémorables du défunt ; il représente même à toute l'assemblée, par des paroles aussi touchantes qu'elles sont énergiques, l'instabilité de la vie humaine et la nécessité qu'ils ont de mourir pour aller rejoindre, dans le Palais des âmes, leurs amis et leurs parents dont ils renouvellent la mémoire<sup>10</sup>.

D'autres discours suivaient celui du chef, ainsi que le rapporte Nicolas Denys :

... chacun parlait les uns après les autres, car jamais ils ne parlent deux à la fois ni hommes ni femmes, en quoi ces barbares donnent une belle leçon à bien des gens qui se croient plus polis et plus sages qu'eux : il se faisait un récit de toute la généalogie du défunt, de ce qu'il avait fait de beau et de bon, des contes qu'ils lui avaient ouï dire de ses ancêtres, des grands festins et reconnaissances qu'il avait faits en grand nombre, les bêtes qu'il avait tuées à la chasse, et toutes les autres choses qu'ils jugeaient à propos de dire à la louange de ses prédécesseurs ; après

quoi, ils venaient au défunt, alors les cris et les pleurs redoublaient; ce qui faisait faire une pause à l'orateur auquel les hommes et femmes répondaient de temps en temps par un gémissement général, tout d'un temps et d'un même ton, et souvent celui qui parlait faisait des pauses et se mettait à pleurer et crier avec les autres; ayant dit tout ce qu'il voulait dire, un autre recommençait qui disait encore toute autre chose que le premier, ensuite les uns après les autres faisaient chacun à sa manière le panégyrique du mort, et cela durait trois ou quatre jours avant que l'oraison funèbre fut finie<sup>11</sup>.

Quoique bien des aspects de la culture mi'kmaq aient fait impression sur Denys, il était lui aussi incapable d'apprécier les valeurs de la culture non chrétienne d'un peuple de couleur. Comme ses écrits le démontrent, il avait plutôt une foi aveugle en la supériorité de sa propre culture. Pour démontrer à quel point les mauvaises habitudes peuvent encore persister aujourd'hui, de nombreux Caucasiens montrent encore une certaine réticence à accepter le fait que les cultures autochtones étaient bien définies avec des valeurs que l'humanité moderne cherche encore à atteindre.

On peut fort bien supposer que les structures sociales et les formes de gouvernement démocratique découvertes en Amérique furent perçues par les classes régnautes européennes comme une grave menace contre leur propre exercice de pouvoir absolu et leur autorité que nul ne pouvait contester. La détermination employée par l'aristocratie européenne dans ses efforts pour anéantir les Autochtones parle d'elle-même.